



# Chronique d'un amour

*par*

**nausicaa2008**

1. 25 mai 1980
2. 25 juin 1980
3. 25 octobre 1980
4. Le Progrès



## 25 mai 1980

### Chapitre 1

*Il est 15h00...l'orage ... se déchaîne toujours avec...violence...Pourtant...attirent les regards... Charlotte Pelletier...étendue par terre.* **25 mai 1980**

La brise fraîche était alimentée par la vitesse. Charlotte adorait sentir ses cheveux se balancer dans le vent. C'était ce qu'elle appréciait le plus quand elle faisait du vélo : le vent sur sa peau et dans ses cheveux, qui lui donnait l'impression d'avoir des ailes et d'être libre.

- Arrêtez-vous ! cria Madame Benoît du haut de sa bicyclette rouge. Nous allons pique-niquer ici.

Charlotte leva les yeux sur le petit groupe d'élèves qui freinaient dans un grand crissement. Quelle idée fantastique ils avaient eue d'aller se promener en vélo sur les berges du Rhône. La journée était très ensoleillée et prévoyait un après-midi chaud. La jeune fille goûta avec délice les rayons du soleil caresser sa peau d'ivoire, tandis qu'elle s'asseyait dans l'herbe du champ désigné par la professeur.

Elle ouvrit des yeux quand elle sentit une présence près d'elle. C'était Adam, le président du CVL et l'initiateur de cette ballade.

- Je peux m'asseoir ? demanda-t-il de sa voix posée aux accents chaleureux.

- Je t'en prie, dit-elle simplement en désignant la place vacante à côté d'elle.

Le garçon ne posa tout d'abord qu'un genou à terre et sortit de son sac des dizaines de provisions. Attirés par ces merveilles gastronomiques, les autres vinrent les rejoindre.

- Tu as dévalisé l'hypermarché ! s'écria Antoine, un garçon brun aux yeux noirs.

- Tout ça vient de l'épicerie de mon père, expliqua Adam, se sont des invendus qu'on allait jeter. Comme ils sont encore bons, j'ai décidé de les amener.

- Et tu as eu bien raison ! s'écria Madame Benoît. Nous allons pouvoir faire un grand festin !

Charlotte sourit. Cela paraissait disproportionné, mais de nombreuses personnes dans la classe n'avaient pas les moyens de s'offrir autre chose qu'un sandwich. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle les élèves devaient se contenter d'une sortie en vélo, plutôt que d'un voyage scolaire : le lycée n'avait pas les moyens de financer la totalité des frais, et la plupart des parents n'avait pas l'argent pour payer les sommes exorbitantes de ce genre de projet. Et la ville, elle se souciait bien peu d'un petit lycée de quartier.

Charlotte faisait partie de ses élèves privilégiés qui n'avaient atterri dans cet établissement qu'au gré de la carte scolaire. Elle habitait une très belle et ancienne maison dans le 5ème arrondissement, et le seul lycée de secteur était le Lycée Dominique Lapierre, un établissement public, construit dans un quartier agréable qui accueillait les familles ouvrières de l'usine Renault. Même si ses parents l'avaient priée pour qu'elle se dirige dans le privé, Charlotte avait préféré entrer dans celui du quartier.

La raison qu'elle avait prétextée était que Dominique Lapierre n'était pas loin et proposait un atelier d'écriture qu'elle n'aurait pas dans un lycée privé. Mais au fond d'elle-même, la raison était qu'elle n'aurait pas pu supporter une année de plus les petites bourges méprisantes des lycées privés qu'elle n'avait que trop côtoyées dans ses années de collège.

Elle n'avait jamais regretté cette décision car elle avait rencontré à Dominique Lapierre des gens formidables, simples et heureux de vivre et d'apprendre, et qui supportaient depuis toujours le poids de la valeur de l'argent. Ils redoublaient de travail tous les jours pour pouvoir s'assurer un avenir épanouissant.

C'était une atmosphère stimulante, et, comme Charlotte était une élève douée dans ses études et ses activités, elle avait décidé de s'investir un peu plus au sein de l'établissement. Elle était devenue très populaire et avait gravi les échelons de déléguée de la classe à déléguée du CVL.

C'était là qu'elle avait découvert Adam. Il était le fils d'un épicier du quartier, très populaire car il offrait souvent des réductions de prix à ses clients. Il était passionné pour tout ce qu'il entreprenait et qui ne supportait pas l'injustice. C'était d'ailleurs pour cela qu'il avait proposé cette sortie en vélo : le lycée n'avait qu'à louer le nombre de vélo manquant, et les élèves pourraient se balader quelque part, au parc ou sur les quais.

Charlotte avait tout de suite été emballée par ce projet. Ils s'étaient tous deux battus bec et ongles pour le faire accepter par l'administration, elle en maniant le crayon et les mots, lui en séduisant avec les paroles et les plaidoyers. Avec le soutien de Madame Benoît, professeur de lettres, ils étaient parvenus à arracher un oui définitif et un petit budget pour la sortie. On les avait alors nommés ' le duo de choc '.

Le pique-nique s'effectua dans la plus grande gaité. Tous les élèves étaient heureux de prendre sur leurs heures de



cours pour faire une pareille sortie. Après le déjeuner, certains décrétèrent l'état de sieste, d'autres décidèrent d'aller se promener dans les alentours.

- Ne vous éloignez pas trop ! leur rappela Madame Benoît en ramenant son chapeau sur ses yeux pour se protéger du soleil le temps de sa sieste. Et surtout ne tombez pas dans l'eau !

Des petits groupes se formèrent, chacun allant de son côté. Charlotte et Adam commencèrent par en suivre un, mais s'en détachèrent finalement pour suivre leur propre chemin. Ils s'arrêtèrent juste au bord de l'eau et regardèrent le courant rouler à la surface du fleuve.

- Quelle journée magnifique ! s'écria Charlotte. Vraiment, nous avons eu bien raison d'organiser ça fin mai : les beaux jours viennent juste d'arriver mais il ne fait pas encore une chaleur étouffante.

- Oui, tu as raison, répondit évasivement le garçon.

Elle tourna son regard vers lui. Il regardait s'écouler le fleuve, mais ses yeux n'étaient plus ici, ils étaient loin, admirant un paysage connu d'eux seuls.

- Après le lycée, dit-il enfin, je m'inscrirai à l'université. Je ferais du droit ou des sciences politiques.

- Tu veux devenir avocat ? demanda la jeune fille.

- Peut-être, ou ministre qui sait. Je veux me rendre utile pour les autres, faire bouger les choses.

Charlotte ressentit un trouble étrange devant l'ambition qui faisait étinceler les yeux de son ami.

- Et toi ? demanda-t-il.

- Moi...heu...je..., bafouilla-t-elle, prise au dépourvu. Mes parents voudraient que je fasse médecine.

- Oui, mais toi, qu'est-ce que tu veux faire ?

Il la fixait avec une telle intensité qu'elle sentit son trouble augmenter. Elle s'accroupit sur le bord pour échapper à son regard, et trempa ses doigts dans l'eau glacée du fleuve, espérant qu'elle rafraîchirait la température de son corps qui venait soudainement d'augmenter.

- Moi, je ...je voudrais...je voudrais devenir écrivain, publier des livres. La médecine de m'intéresse pas.

Elle s'amusa avec l'eau du fleuve avant de jeter un regard timide vers le garçon. Elle se sentit perdre l'équilibre lorsqu'elle croisa ses yeux remplis de tendresse. Elle battit des bras misérablement pour empêcher sa chute, mais la gravité l'attira inexorablement vers le fleuve. Tout arriva si vite qu'elle n'eut pas le temps de voir ce qu'il se passa réellement, mais, tout d'un coup, elle se retrouvait couchée sur Adam, son visage près du sien, ses yeux bleus dans ceux noisettes du garçon, et leur bouche à quelques centimètres l'une de l'autre.

Deux réactions diamétralement opposées se déclenchèrent alors. Tout d'abord, le désir, poser ses lèvres sur les siennes, passer ses mains dans ses cheveux noirs de jais tandis qu'elle sentirait les siennes la caresser doucement. Ensuite, la gêne, qui l'emporta. Elle tenta de se dégager, les joues en feu, mais le jeune homme la retint. Avant qu'elle n'ait pu réagir, il posa ses mains sur son visage et lui caressa doucement les joues.

Alors, toute gêne disparut. Elle se perdit dans le regard d'Adam, oubliant tout ce qui les entourait. Il l'attira alors à lui, et leurs lèvres se trouvèrent comme si elles avaient toujours su où aller.



## 25 juin 1980

### Chapitre 2

*Elle vient de faire une chute du deuxième étage... du balcon de l'hôtel...D'après les témoignages... se serait jetée volontairement du balcon... longuement regardé la pluie tomber.*

**25 juin 1980**

Ce fut le plus beau mois de sa vie. Pour la première fois, Charlotte découvrait le bonheur d'être amoureuse. Elle se jetait à cœur perdu dans sa passion. Bien sûr, ils restaient raisonnables : il n'était pas question de tout détruire en précipitant les choses. Leur amour était fort et sincère.

De cet amour, les autres n'en voyaient que de très innocents signes. Ils se donnaient la main dans la rue, dans la cour, dans les couloirs du lycée. Ils tenaient leurs doigts enlacés comme s'ils ne faisaient plus qu'un seul et même nombre, et même s'ils ne montraient rien, les séparations étaient aussi douloureuses que s'ils avaient été déchirés en deux.

De temps en temps, ils s'offraient un petit baiser, rapide, sur le bout des lèvres, et cela suffisait à leur bonheur. Ils ne se donnaient jamais en spectacle et se comportaient avec les autres de manière égale, ne leur faisant jamais l'affront de se sentir les porteurs de leur flamme.

Tout cela se passait sous le regard bienveillant de Madame Benoît qui était encore une jeune professeur, et avec les sourires complices de leurs amis, tous heureux de les voir ainsi faits l'un pour l'autre.

Leur passion n'eut aucune répercussion sur leur travail. Au contraire, ils se montraient encore plus acharnés et meilleurs qu'ils ne l'avaient jamais été.

Ce mois se déroula dans un bonheur complet, jusqu'à ce fameux jour.

Madame Benoît était en train de corriger quelques copies lorsque la porte s'ouvrit sans qu'on ait pris la peine de frapper avant. Une femme, grande et très mince, les cheveux blonds ramenés en chignon et vêtue d'un tailleur de haute couture, entra comme une furie dans la salle, traînant derrière elle une Charlotte effondrée.

La jeune professeur cessa ce qu'elle était en train de faire et se leva pour accueillir ses visiteuses. La grande femme posa sur elle un regard gris acier qui suintait le mépris et le dégoût.

- Vous êtes Madame Benoît ? demanda-t-elle d'une voix hystérique.

Quatre autres personnes rentrèrent dans la salle avant qu'elle n'ait pu répondre. Un homme aux cheveux grisonnant, portant un costume deux pièces et une cravate de soie bleue, avança à grands pas vers la femme, prêt à la retenir au moindre sursaut de violence. Les trois autres personnes étaient Adam, son père, Charles Marin, que Madame Benoît connaissait bien, et le proviseur.

- Comment osez-vous prétendre enseignez à nos enfants alors que vous passez votre temps à jouer les entremetteuses ! explosa la femme au chignon.

- Je vous demande pardon ? demanda la professeur éberluée.

- Chérie, calme-toi ! intervint l'homme en costume. Laisse-moi m'occuper de cela.

La femme poussa un soupir exaspéré. Durant toute la diatribe, elle n'avait jamais lâché Charlotte qui lançait des regards désespérés à son amoureux, qui se trouvait impuissant.

- Monsieur Pelletier a raison, acquiesça le proviseur en se plaçant entre les parents et son enseignante. Tirons d'abord cette affaire au clair.

- Calme ! hurla Madame Pelletier. Mais comment voulez-vous que nous restions calmes quand notre fille s'est compromise avec...avec...

- Je ne vous permets pas, madame, d'insulter mon fils ! exulta Monsieur Marin.

- Personne d'insulte personne, tempéra le proviseur. Madame Benoît, si nous sommes ici, c'est parce que ces deux jeunes gens ont avoué entretenir une relation amoureuse.

- 'Avouer' ! s'écria la professeur. On dirait qu'ils ont commis un crime !

- Ah ! exulta la mère de Charlotte. Elle avoue être complice de ces insanités !

- Madame ! se récria le père d'Adam. Je ne vous permets pas...

- S'il vous plaît, mesdames, messieurs, ne nous laissons pas emporter ! intervint le proviseur en haussant le ton.

- Chérie, si tu voulais avoir l'obligeance de te calmer...

- Ne me dis pas ce que je dois faire ! le coupa froidement Madame Pelletier.



- Madame Benoît, reprit le proviseur, étiez-vous au courant de cette relation ?

La professeur jeta à ses élèves un regard interrogateur. Charlotte n'était plus que larme tandis qu'Adam lançait des regards assassins à la mère hystérique. Mentir n'aurait pas arrangé leur situation.

- Oui, j'étais au courant. Je le savais depuis le début, et ils ne se sont jamais cachés.
- Depuis combien de temps ? cracha la mère.
- Depuis un mois, répondit froidement Madame Benoît.
- Mon Dieu ! s'écria l'autre. Un mois ! Mais dans quoi tu t'es fourrée petite putain ?!
- Maman...je..., tenta d'articuler la jeune fille entre ses larmes.

Elle n'eut pas le temps d'en expliquer plus, sa mère lui donna une gifle d'une telle violence qu'elle envoya sa fille à terre. Celle-ci porta sa main sur sa lèvre en sang mais ne se releva pas. Adam se précipita sur elle afin de la soutenir et de la protéger.

- Ne touche pas à ma fille ! hurla Madame Pelletier, enragée.
- Vous, ne la touchez plus ! cria Adam en s'interposant entre Charlotte et sa mère.
- Anna ! cria Monsieur Pelletier, en l'attrapant par le bras pour la retenir. Arrête immédiatement !

La femme se débattit mais le père tint bon.

- Pourquoi avez-vous laissez faire ça ? hurla-t-elle à l'intention de Madame Benoît.
- Mais enfin madame, ce n'était qu'une amourette entre adolescents, rien de plus. Ils sont assez matures pour savoir ce qu'ils font. Et leur comportement au lycée était tout ce qu'il y avait de plus innocent. Si cela avait eu un impact sur leurs résultats ou sur leur comportement, je leur en aurais touché un mot, mais ce n'était pas le cas.
- Innocent ! Rien de plus ! répéta Madame Pelletier. Ils sont venus nous dire qu'ils souhaitaient aller plus loin ! Qu'elle voulait se prostituer avec ce...

Monsieur Marin devint pâle comme la mort, tandis qu'Adam continuait à fusiller la femme du regard, mais ne s'éloignait pas de Charlotte.

- Cela prouve à quel point ils sont matures ! s'écria Madame Benoît. Ils n'ont pas voulu vous cacher leur relation. Ils cherchaient votre approbation et votre reconnaissance. Et si je comprends bien la situation, ils n'ont encore rien fait d'irréparable !
- Non ! cingla Madame Pelletier. Mais des gens de notre statut ne se comportent pas ainsi ! Que vont penser les voisins ? Tu y as pensé avant de t'accoquiner avec...lui ? Qu'est-ce qu'on va dire sur notre famille maintenant ?
- Alors c'est tout ce qui compte pour vous ? s'écria Adam. Les ' on dit ', la réputation de votre nom, votre statut social ! C'est tout ce qui compte ? Et le bonheur de votre fille ?
- Ma fille ne sait pas ce qui est bien pour elle ! cria la mère. La preuve est ici, devant nos yeux.
- Allons Madame, intervint Madame Benoît, nous ne sommes plus au XIXème siècle ! Les moeurs ont évolué et la conduite de vos enfants n'a rien de répréhensible !
- Taisez-vous maquerelle ! Vous encouragez nos enfants dans le vice ! Vous ne méritez pas d'être enseignante !
- Et vous, vous n'êtes qu'une vieille harpie ! Un dictateur englué dans ses déchets méprisants et hypocrites ! Une vieille peau !

Elles étaient prêtes à en venir aux mains. Monsieur Pelletier et le proviseur durent intervenir pour les séparer.

- C'est simple ! hurla la mère. J'enlève dès aujourd'hui ma fille de votre établissement !

Charlotte éclata en sanglots incontrôlés.

- Madame, voyons..., tenta de tempérer le proviseur.
- Non, ma décision est prise ! dit-elle, cinglante.

Elle se dégagea de la prise de son mari, enleva les plis de son tailleur et se dirigea vers sa fille. Adam s'interposa.

- Pousse-toi de là !
- Jamais ! répondit-il avec hargne. J'aime votre fille. Je ne vous laisserai jamais lui faire du mal !
- Le mal, c'est toi qui l'as fait ! répliqua-t-elle froidement. Pousse-toi de là ou j'appelle la police !

Elle dirigea cette dernière phrase à son père, qui blanc comme un linge, vint écarter son fils qui se débattit, mais dû céder. Madame Pelletier releva sa fille sans ménagement et l'attira dehors. Son mari soupira, et après un bref signe de tête en guise d'adieu, il suivit ses femmes.

Charlotte adressa un dernier regard à Adam, un regard rempli de désespoir, avant d'être tirée à l'extérieur par la force implacable de sa mère.

Elle ne revint jamais à Dominique Lapierre.



## 25 octobre 1980

Chapitre 3

*Les secours... arrivés rapidement... pu la sauver ... transportée à l'hôpital...La Mairie du 5ème... la direction de l'hôtel ... ont adressé à la famille ... leur soutien ...*

**25 octobre 1980.**

***Les nuages qui envahissent le ciel,  
Sortent de mon coeur rongé par la douleur,  
Et pleurent les larmes d'un amour qui s'éteint.***

Charlotte regarda par la fenêtre, la pluie qui tombait sur la ville. Assise à sa table, une plume à la main, elle écrivait. Ses yeux étaient secs, mais sa main balayait la feuille comme un sanglot infatigable. Elle écrivait ses larmes, puisqu'elle n'avait plus la force de les faire couler sur son visage.

***Cruels sont les hommes qui nous séparent !***

***De quel droit peuvent-ils juger de nos sentiments ?***

***Notre amour était honnête et innocent.***

Cela faisait quatre mois exactement. Quatre mois de souffrance. Quatre mois depuis ce fameux soir, où certains de leurs sentiments, ils avaient annoncé à leurs parents qu'ils étaient ensemble. Comment aurait-elle pu imaginer que ces parents auraient réagi ainsi. Ils ne lui avaient épargné, aucune insulte, aucune colère, mais la colère, elle l'aurait supportée, si elle n'avait pas été aussi dirigée contre Adam. Finalement, ils avaient agité. Ils l'avaient retirée de Dominique Lapierre. Elle n'avait jamais revu personne de son ancienne vie.

***Nous le croyions invincible, mais ils l'ont réduit en poussière,***

***Ils m'ont enlevée de toi, comme on sépare la rose de son rosier,***

***Toi mon amour, ma vie, mon coeur.***

Ils l'avaient alors envoyée chez sa grand-mère, en Provence. Elle y était restée consignée dans sa chambre tout l'été. Peu lui importait de toute façon : elle avait passé ses journées à pleurer dans le noir. Elle n'avait presque pas mangé, ne trouvant aucun réconfort dans la nourriture. Elle avait même envisagé de ne plus manger du tout, mais le moment des repas lui offrait une légère distraction dans son chagrin : elle se concentrait sur sa mastication, allant même jusqu'à compter le nombre de fois qu'elle mâchait un aliment avant de l'avalier.

***Ils ont cru que la distance effacerait ton souvenir,***

***Mais ils se sont trompés, et pour punir cette mémoire révoltée,***

***Ils m'ont enfermé dans une prison dorée.***

La fin de ses vacances douloureuses était finalement arrivée avec une lenteur désespérante. Ces parents étaient venus la chercher chez sa grand-mère. Pas un mot ne fut prononcé : ils ne se parlaient plus depuis juin. Sa famille avait la rancune tenace ! De toute façon, lui auraient-ils parlé qu'elle n'aurait eu ni la force ni l'envie de leur répondre. On ne parle pas à ses bourreaux. Une seule fois, exceptionnellement, ils avaient brisé le silence qui lui était devenu quotidien, pour lui annoncer qu'elle allait désormais suivre ses études à l'internat pour fille de Sainte Bérange, près de Bordeaux. Plus que la distance morale, ils incluaient à présent la distance physique.

***Que faire mon amour, comment vivre sans toi ?***

***Tu ne peux venir me chercher, et je ne peux te rejoindre.***

***Chaque jour est pour moi un déchirement infini de douleur.***

Au départ, elle avait cru que cette distance avec ses parents allait lui être salvatrice. Loin d'eux, elle trouverait peut-être le moyen de contacter Adam ! Elle se ferait des amies qui la couvriraient lorsqu'elle voudrait le rencontrer pendant les week-ends ou les vacances. Mentir à ses parents ne lui faisait à présent pas plus d'effet que de mettre son linge au sale. Ils ne méritaient plus qu'on leur dise la vérité. De toute façon, ils ne la comprendraient pas. Ils étaient restés coincés au Moyen Age, et y resteraient jusqu'à leur mort.

Elle avait vite déchanté. Là-bas, les filles étaient toutes des petites pestes, riches comme Crésus, qui n'entretenaient de relation avec les autres que pour les mépriser et les humilier. Elle qui venait d'un lycée public était devenue la cible de nombreuses humiliations. Cependant, elle s'en fichait. Les autres ne comptaient pas. Ce qui l'avait rendu réellement malheureuse, c'était la surveillance continuelle qu'avaient demandée ses parents à la direction.

***Combien de temps supporterai-je cette douleur ?***



**Combien de temps supporterai-je ton absence ?**

**Je sens mes espoirs s'éteindre comme une bougie qui n'aurait plus de cire.**

La prison parentale avait été remplacée par une autre, plus pernicieuse. La dépression l'avait gagnée. Ses résultats avaient chuté de manière catastrophique. Qu'importait son avenir s'il était sans Adam ! Elle n'attira même pas la pitié des filles du pensionnat : en fait, elles l'enviaient d'avoir connu le véritable amour, elles qui avaient toujours été cloîtrées dans un univers exclusivement féminin. Les professeurs, de leur côté, avaient lâché l'affaire : si elle ne voulait pas travailler, c'était son problème, pas le leur. Charlotte, n'avait jamais été aussi seule, mais qu'importe, la douleur est une expérience qu'on ne peut éprouver que seul.

Le comble de l'injustice était arrivé le premier week-end où elle était rentrée chez elle. Ses parents n'avaient plus aucune confiance en elle, et ils voulaient à tout prix empêcher les deux amoureux de se retrouver en cachette. C'est pour cela que, dès son arrivée sur Lyon, on l'avait enfermée dans une chambre d'hôtel, un peu plus loin dans le cinquième arrondissement. Elle y restait les deux jours, ne voyant ses parents que pour les repas, des repas qui se passaient dans le silence. Pourquoi parler ? Elle n'avait rien à leur dire, et ils étaient de toute façon au courant de tout ce qui se passait à l'internat. De plus, si elle avait parlé, ses paroles n'auraient été qu'insultes et cruauté. Cela n'aurait rien arrangé, mais arranger quoi ?

**Je ne vois qu'une solution mon amour, et j'espère que tu me pardonneras,**

**Mais le seul moyen pour que nous arrêtions de souffrir,**

**Est que l'un de nous s'en aille.**

Un jour, elle en vint à se demander si cette existence valait la peine d'être vécue. Au départ, malgré la douleur, elle s'était imaginé qu'Adam viendrait un jour la délivrer de son sort, ou qu'elle pourrait attendre qu'elle soit majeure et ainsi décider librement de ce qu'elle voulait faire. Elle avait déjà imaginé des milliers de fois ce qui se passerait ce jour là : elle attendrait le lendemain de son anniversaire, irait voir ses parents, leur dirait tout ce qu'elle avait sur le cœur et leur dirait adieu en leur assurant qu'elle regrettait vraiment d'être née dans une telle famille, et qu'ils ne la reverraient plus jamais. Elle leur aurait craché avec une cruauté illimitée, toute la douleur et toute la haine qu'elle ressentait pour eux. Elle aurait rejoint Adam.

Mais à chaque fois le rêve s'arrêtait là : qu'auraient-ils fait ensuite ? Aurait-elle le courage d'imposer ça à Adam, d'être une charge pour lui, alors qu'ils auraient à peine 18 ans ? Ses parents à lui accepteraient-ils cette situation ? Le mettrait-elle dans la situation où il devrait choisir entre elle et ses parents ? Que deviendrait-elle s'il ne la choisissait pas ? Aurait-elle la force de le voir souffrir de l'une ou l'autre de ces séparations ? Ne l'avait-il pas oublié ? Était-il amoureux d'une autre ?

Alors le rêve devenait cauchemar, et la douleur s'intensifiait, devenait de plus en plus grande chaque fois, au point qu'elle ne pouvait plus dormir, qu'elle sentait son cœur vouloir éclater en petits lambeaux de chair. Elle avait l'impression que ses poumons se remplissaient des larmes qu'elles n'arrivaient pas à faire couler de ses yeux, tellement elle en avait trop. Souvent, elle n'arrivait plus à respirer et faisait une crise aussi brutale que celle d'un asthmatique qui rechercherait son oxygène.

**Je mets entre nous une distance définitive,**

**Puisque la vie a mi entre nous un mur infranchissable.**

**Je pars vers des jours meilleurs, avec l'espoir de te voir heureux.**

Elle ne pouvait plus continuer ainsi. Un jour, alors que l'orage déchaînait sa fureur sur les toits de la ville, elle décida d'en finir. La douleur devenait trop insupportable, il fallait y mettre un terme. Et puis, ce serait mieux pour Adam aussi : s'il souffrait autant qu'elle, sa mort lui permettrait de ne pas s'accrocher aux vains espoirs qu'elle avait entrevus ; s'il l'avait oublié, s'il était tombé amoureux d'une autre fille, mais qu'il ressentait la culpabilité de lui devenir infidèle, son action résoudrait tout. Dans tout les cas, il pourrait passer à autre chose, il serait triste c'était certain, mais il s'en remettrait : il a toujours été très fort et équilibré. Et elle, elle le regarderait vivre de là où elle serait, heureuse et sereine.

**Je t'en prie, ne me suis pas, n'essaie pas de me rejoindre,**

**Oublie moi, refais ta vie, change le monde.**

**Du haut des nuages je deviendrai ton ange gardien.**

Elle signa le mot d'adieu qu'elle lui destinait. Il fallait à tout prix qu'il comprenne que c'était son choix et qu'en aucun cas elle lui demandait de l'imiter. *Roméo et Juliette* n'était que de la foutaise ! On ne pouvait pas sublimer l'amour dans la mort. Tout ce qu'elle voulait c'était qu'il puisse vivre, et parce que leur amour devenait un obstacle, il fallait que l'un d'eux se sacrifie. Il avait des projets, il était promis à un brillant avenir, il trouverait facilement quelqu'un pour l'aimer autant, si ce n'est plus qu'elle ne l'avait jamais aimé. Oui, elle savait que son acte était égoïste, mais, en même temps, elle lui rendait ainsi sa liberté. Il deviendrait libre de faire ce qu'il avait envie, sans ressentir de culpabilité vis-à-vis d'elle. La liberté, c'était le dernier cadeau qu'elle pouvait lui offrir.

**Je t'aime mon amour,**



***Et parce que je t'aime je te demande de me pardonner, et d'accomplir ce dernier souhait :***

***Vis, aime, ne baisse jamais les bras.***

Elle ouvrit la fenêtre qui menait sur le balcon. Sa chambre était au deuxième étage. Elle fut trempée en quelques instants par la pluie qui tombait depuis des semaines. Elle s'approcha de la rambarde et se laissa un instant pour regarder la fureur du ciel. Elle n'avait jamais rien vu de plus beau que les éclairs qui traçaient des sillons invincibles dans le noir d'encre des nuages. Dans quelques instants, elle deviendrait elle aussi un éclair. Ou elle deviendrait de la pluie. Elle regarda en bas. Des parapluies de toutes les couleurs se dépêchaient de traverser la rue. Les gens ne prêtaient pas attention aux flaques sur le sol. Peut-être que celle qu'elle provoquerait les arrêtera quelques secondes, puis ils repartiraient, parce que eux, la vie les appelait.

Elle franchit la rambarde. L'orage tonna tandis que le vent fit balancer doucement ses cheveux mouillés dans son dos. Elle aimait ça, le vent sur sa peau et dans ses cheveux, qui lui donnait l'impression d'avoir des ailes. N'était-ce qu'une impression ?

***Je serais toujours là dans ton coeur,***

***Tu seras à jamais dans le mien,***

***Dans la vie, comme dans la mort.***

C.



## Le Progrès

### Triste jour pour le 5ème arrondissement

*Hier, à 15h00, alors que l'orage déchaîne sa fureur sur les toits de Lyon, un terrible évènement vient frapper le quartier tranquille du Point du Jour.*

Il est 15h00, l'orage qui sévit depuis une semaine sur notre ville de Lyon, se déchaîne toujours avec de plus en plus de violence. Pourtant, ce ne sont pas les éclairs qui attirent les regards, mais la petite Charlotte Pelletier, étendue par terre. Elle vient de faire un chute du deuxième étage, du balcon de l'hôtel du Point du Jour, dans le 5ème arrondissement de Lyon. D'après les témoignages, la jeune fille se serait jetée volontairement du balcon, après avoir longuement regardé la pluie tomber.

Les secours, pourtant arrivés rapidement, n'ont pas pu la sauver. Elle a été transportée à l'hôpital où les médecins ont déclaré le décès. La jeune fille serait morte sur le coup.

La Mairie du 5ème et la direction de l'hôtel du Point du jour ont adressé à la famille toutes leurs condoléances et leur soutien pour ce terrible drame.

Parallèlement, une enquête sur les circonstances du suicide a été ouverte. De nombreux points restent obscurs : Charlotte Pelletier, scolarisée au pensionnat pour fille de Sainte Bérangère, serait venue rendre visite pour le week-end à ses parents qui résident à Lyon. Alors, pourquoi la jeune fille logeait-elle dans un hôtel ? De plus, la porte de sa chambre avait été fermée à clé, mais aucune clé n'a été retrouvée sur la jeune fille ou dans sa chambre. Seule une lettre d'adieu adressée à un Adam a été retrouvée sur la table.

En attendant des réponses concrètes, l'orage continue toujours à déverser sa pluie, comme pour prendre part au chagrin des Lyonnais devant cet accident tragique.



## Les autres fictions de nausicaa2008 :

The Poudlard horror story .....	<a href="https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2585.htm">https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2585.htm</a>
L'Epouse forcée .....	<a href="https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2857.htm">https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2857.htm</a>
Les Chroniques de Ren .....	<a href="https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2688.htm">https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2688.htm</a>
Celui qui fut foutu et défoutu pour un dragon cornu .....	<a href="https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2141.htm">https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2141.htm</a>
Braquage à la Crustacienne .....	<a href="https://www.manyfics.net/fiction-ficid-1506.htm">https://www.manyfics.net/fiction-ficid-1506.htm</a>
Un Potter à la CFE .....	<a href="https://www.manyfics.net/fiction-ficid-1243.htm">https://www.manyfics.net/fiction-ficid-1243.htm</a>
Où que tu sois, mon amour est éternel .....	<a href="https://www.manyfics.net/fiction-ficid-623.htm">https://www.manyfics.net/fiction-ficid-623.htm</a>
le coeur a des raisons que la raison ignore .....	<a href="https://www.manyfics.net/fiction-ficid-607.htm">https://www.manyfics.net/fiction-ficid-607.htm</a>